

## **Au bout du rouleau.**

Chez moi, je me sens bien mais il n'en a pas toujours été ainsi. La vie n'est pas un long fleuve tranquille, sachez-le. La vie à deux surtout. Mais maintenant j'ai fait la part des choses. Toute inquiétude, toute angoisse, toute peur m'ont quittée. J'ai trouvé mon équilibre en cuisinant – ce n'est pas le cas de tout le monde, vous allez voir – et la cuisine est devenue ma source de sérénité. Particulièrement la pâtisserie. Elle m'a sauvé la vie, avouerais-je.

Chez moi, c'est une bonbonnière. Vous connaissez la maison de Barbara Cartland ? Eh bien, rajoutez davantage de coussins roses, de tentures, de pompons aux rideaux, de housses aux chaises, de bouquets de fleurs, de napperons, de tapis... Et là, vous êtes chez moi. Dans cet agencement féminin, Jean-Pierre, mon mari, est comme un ogre dans un pensionnat de jeunes filles. On dirait qu'il éprouve un malin plaisir à salir et à semer du désordre partout où il passe. Si encore il avait les pieds sur terre... mais non ! Il a fallu qu'il choisisse un carrelage blanc pour le sol du rez-de-chaussée. Il n'a rien voulu entendre quand je lui ai dit que ce serait invivable. Vous imaginez du blanc dans une maison où l'on passe son temps à entrer et sortir ? Avec ses gros godillots, je dois toujours lui demander de faire attention où il pose les pieds. Il me rendrait folle si je ne l'étais pas déjà un peu.

## nouvelle

Je plaisante... Je suis parfaitement saine d'esprit, soyez-en convaincus.

Heureusement, la plupart du temps, je suis seule à la maison. Jean-Pierre se lève tard et dans la journée il est par monts et par vaux. Il charge son matériel dans sa camionnette et s'en va pêcher au bord d'un lac, d'une rivière ou à la plage. Il rentre en fin de journée, se couche avec les poules. Nous faisons chambre à part depuis longtemps.

Nous n'avons jamais eu d'enfants et ce n'est pas maintenant que nous en aurons. Un enfant, de toute manière, ça met les mains partout, ça ne range rien, ça fait du bruit. Comment aurais-je pu être mère ? C'est instinctif dit-on. J'aurais été une bonne mère si vraiment il l'avait fallu.

Ce matin, comme chaque jour, je me lève à l'aube. Le soleil pointe sa face ronde quelque part, au-delà des toits, je ne le vois pas, je le devine seulement à la clarté qui gagne peu à peu la maison. Je vis dans un quartier où je n'ai pas la chance d'apercevoir l'horizon.

Devant chez moi, passe une rue calme. Jean-Pierre y gare sa voiture toujours au même endroit, les voisins ont pris l'habitude de la voir là, à cheval sur le trottoir. Comme tous les matins, je la conduis – sans permis dois-je reconnaître – jusqu'au parking du supermarché le plus proche puis je rentre prendre mon thé. Je m'installe à la fenêtre derrière le rideau de cotonnade ajourée qui représente un chat jouant avec une souris. A travers les yeux du chat, j'observe la rue qui se réveille pendant que mon thé infuse. Les volutes de couleur brune des

## nouvelle

feuilles de thé à la bergamote s'échappent du sachet comme un spectre sortant du tombeau. Quelle beauté ! Le fantôme tombe au fond de la tasse, il est plus lourd que l'eau. De la cuillère en argent, héritage de la mère de Jean-Pierre, je crée un tourbillon tout en regardant les premiers signes de vie dans le quartier : une lumière s'allume chez un voisin, un chien est mis à la porte pour faire sa commission sur le trottoir de la commune, un homme bourre de prospectus une boîte aux lettres pourtant marquée « Pas de publicité, merci », une ombre quitte discrètement le numéro cinq, en face. Puis le bal des voitures commence, on emmène les enfants à l'école et on part au travail.

Je bois mon thé, fort et brûlant. J'aime cette sensation de feu dans la bouche. Puis je fume une cigarette en entrebâillant la fenêtre. Je ne fumais pas jusqu'au mois dernier. C'est bête de commencer à cinquante ans mais qu'y puis-je ? Il y a des choses qui ne se commandent pas. Un soir, par curiosité, j'en ai pris une dans un des paquets que j'achète pour Jean-Pierre. Ils étaient en train de s'accumuler dans un tiroir et je ne savais pas quoi en faire. Les premières bouffées ont été désagréables, cela m'a fait tourner la tête. J'ai toussé mais je l'ai terminée quand même. Le mégot éteint, j'avais en bouche une saveur de cendrier froid. Mais je me suis forcée. J'y ai pris goût. Cela apaise en fait. Quand je fume, je me sens seule mais puissante car maîtresse de mon destin. Je m'instille ce poison dans le sang et je n'ai de comptes à rendre à personne. Ce matin, j'en fume trois avant de me mettre au ménage.

## nouvelle

Je passe l'aspirateur, fais la poussière, nettoie la vaisselle de la veille et du matin, rapetasse les coussins avachis, arrose les orchidées, nettoie les carreaux, lave les sols à grande eau, désinfecte les toilettes, détartre la paroi de la douche. A genoux ou sur un escabeau, voilà comment je fais mes prières du matin.

Quelle que soit la pièce où je me trouve, un poste de radio me suit. J'écoute une station locale dont je connais par cœur les programmes ainsi que le nom de tous les chroniqueurs. Souvent, j'envoie des cartes postales pour participer aux jeux et aux tirages au sort. J'ai gagné de nombreux lots : des week-ends à deux dans des relais et châteaux – où Jean-Pierre ne veut jamais aller –, des paniers garnis, des soirées en tête à tête avec des stars de la chanson, de l'argent même ! Parfois, j'appelle et je passe à l'antenne. Les chroniqueurs me connaissent à force, ils savent que je ne réclame jamais mes gains.

Vers onze heures, je pars à pied faire les courses au supermarché. Je passe devant la camionnette de Jean-Pierre, toujours garée à sa place. Je fais mes emplettes : deux avocats, deux steaks, deux yaourts... Je règle à la caisse habituelle, celle dont je connais l'hôtesse avec qui je plaisante. Puis je rentre cuisiner, je mets la table pour deux mais je mange seule. Jean-Pierre est dans le jardin, allongé sous le transat. Tant pis pour lui, j'ai préparé un clafoutis aux cerises. Il n'avait qu'à être gentil, il aurait eu sa part.

Je vous l'ai dit : je suis une excellente pâtissière. Depuis la mort de ma belle-mère, j'ai hérité entre autres de son livre de cuisine. Les plats en sauce, les pâtés, les salades, les soupes et veloutés, les rôtis, les viandes rouges et blanches, les pains garnis, n'ont plus de secrets pour

## nouvelle

moi. Mais je suis surtout devenue une experte en desserts. Sorbets, crêpes, tartes, cakes, viennoiseries, tout je vous dis, je sais tout faire. Mais c'est le clafoutis que je réussis le mieux.

Derrière chez moi, il y a un jardin et dans ce jardin trône un cerisier de plus de soixante ans. C'est un fruitier tardif qui se charge en été de cerises écarlates. Les merles ont la bonté de ne s'attaquer qu'aux branches les plus hautes. A l'aide d'une échelle, je ramasse sur les plus basses de belles perles sanguines dont je garnis mes gâteaux.

J'allume une cigarette, j'ouvre la porte qui donne sur l'arrière de la maison. Le terrain n'est pas très grand. Nous y avons fait construire une piscine et une terrasse en bois. Cela nous a coûté très cher car Jean-Pierre a deux mains gauches, il ne sait rien faire, ne veut rien faire et préfère payer que de bricoler lui-même. Mais il a toujours des envies. Cette piscine, c'est son avant-dernière lubie. Il l'a fait creuser cet hiver puis il a voulu une terrasse qui est sa dernière lubie. J'ai réussi à sauver un carré de pelouse autour du cerisier. Heureusement ! J'aurais été bien embêtée sinon.

Le soleil est au zénith. Dans la piscine, l'eau tourbillonne avec un murmure apaisant. Les transats ont été tirés sur la pelouse, l'un est à l'ombre – le mien – celui de Jean-Pierre est au soleil. Il m'attend là, il y est bien, caressé par les rayons qui filtrent à travers les branches du cerisier et réchauffent la terre.

## nouvelle

J'ai envie de me baigner. Je pars enfile un maillot. Dans la chambre qui était la nôtre lorsque nous dormions encore ensemble, nous avons fait installer un dressing où chacun avait ses compartiments, sa penderie et ses cintres. J'ai sorti les affaires de Jean-Pierre et mes maillots de bain occupent désormais tout un tiroir. J'en suis complètement toquée, j'en ai acheté une dizaine. Je choisis un bikini rose assorti aux coussins du salon. Je l'enfile, plie délicatement mes habits du matin, j'éteins la lumière du dressing et en passant dans la chambre je remets la couette au carré, le pli n'était pas net.

Dehors, la chaleur est accablante. Comment Jean-Pierre supporte-t-il ce soleil ?

Derrière chez moi, de hauts murs protègent des indiscretions du voisinage ; je pourrais me baigner nue si je le voulais. Cela ne dérangerait personne, surtout pas mon homme qui pourtant est très jaloux. Seuls les merles, les mésanges et les rouges-gorges me regardent tout en picorant les fruits dans les branches du cerisier. Ils sont nombreux. En ce moment, c'est le paradis des chats ici, ils ont fait de mon jardin leur terrain de guerre où ils trouvent quotidiennement de quoi croquer. Qu'y puis-je ? Fatalitas fatalitatis ! Il faut faire attention où on met ses pieds et ses pattes. C'est ma devise.

Je descends lentement par l'échelle. L'eau est peu profonde. Fraîche. Quel délice ! Je reste un instant à la surface, comme un crocodile qui guette patiemment, le regard à hauteur de la terrasse où la chaleur fait

## nouvelle

monter des planches une sorte de vapeur. Il se produit une diffraction. Un mirage. Je crois voir Jean-Pierre endormi sous le cerisier. Je sursaute. Je plonge sous l'eau pour me calmer.

Je sors du bassin. Mes pas laissent sur les lattes des empreintes mouillées dont la trace disparaît instantanément, évaporées au soleil. Je descends sur la pelouse et m'allonge sur mon transat, celui qui est à l'ombre. Alanguie, paisible, les yeux fermés, j'inspire et je dis : « Je me sens si bien. Et toi, mon chéri, tu es bien ? »

Je suis sûre que Jean-Pierre entend tout de là où il est : les pas sur le bois de la terrasse, le chant des oiseaux, ma voix, le battement de mon cœur. Il est couché tout près de moi, sous le transat, sous un demi-mètre de terre. Il prend le soleil à la belle saison, la pluie à la mauvaise, bientôt ce sera le gel. Mais il aime tellement la nature ! Il est plus heureux comme ça. Et moi aussi.

Ce n'est pas ma faute. C'est la sienne.

S'il m'avait attaquée à la saison des cerises, je n'aurais pas été armée de mon rouleau à pâtisserie. J'aurais eu tout au plus un fouet à la main : avec un fouet, je ne lui aurais pas fait aussi mal. Mais cela a eu lieu à la saison des pommes. Il rentrait d'une partie de pêche particulièrement désastreuse. J'étais en train de pâtisser. Je faisais une pâte feuilletée. C'est un travail long, il faut beaucoup de patience. J'en avais oublié de préparer le repas. Toute à la joie de pétrir beurre et farine, d'étirer et plier la masse jaune sur le marbre du plan de travail, je n'ai pas vu Jean-Pierre arriver comme une furie. Il avait bu. Il m'a

fait peur. J'ai sursauté en brandissant les bras au ciel. Sans faire exprès, je lui ai asséné un coup de rouleau sur l'arcade sourcilière. Ça saigne beaucoup à cet endroit. D'ordinaire, Jean-Pierre n'est pas violent. C'est un homme brusque, grossier mais pas méchant. Il a hurlé en se prenant la tête entre les mains et s'est à nouveau rué sur moi. J'ai eu peur, j'ai lâché mon rouleau qui lui a glissé sous le pied. J'ai vu l'accident arriver au ralenti. On aurait dit qu'on lui tirait un paillason sous les chaussures. Tout est imprimé sur ma rétine : le pied qui se pose sur le rouleau, la jambe qui part en l'air, le corps qui bascule, la nuque qui frappe le carrelage blanc et se brise. Et le sang ! Mon Dieu, tout ce sang alors que je venais de passer la serpillère.

Je l'ai regardé. « Pourquoi te mets-tu dans ces états ? Tu as fini ? Je peux continuer ? »

Mon rouleau avait été projeté sous la table. Je l'ai récupéré, passé sous l'eau, séché avec un torchon et me suis remise à feuilleter ma pâte. Pâtisser, je vous l'ai dit, est un excellent exercice de méditation. Je me suis mise à réfléchir, j'avais tout mon temps désormais. Jean-Pierre n'avait pas d'amis, pas de collègues car au chômage depuis deux ans. Orphelin de père depuis l'enfance, de mère depuis peu, sans frère ni sœur. Nous avons un compte commun sur lequel était versée son allocation chômage, et où l'héritage de ma belle-mère n'avait plus à craindre les lubies de Jean-Pierre. A quoi bon s'exposer à une enquête de police et à la risée du voisinage ? Personne ne remarquerait la disparition de cet ours dont les seules preuves d'existence étaient les mouvements de sa voiture garée le long du trottoir où le chien du voisin, devenu mon complice, trouve désormais chaque matin le steak



## nouvelle

que ne mange plus Jean-Pierre. Il ne me restait plus qu'à continuer tranquillement notre petite vie, à acheter et fumer ses cigarettes, profiter des beaux jours et de la piscine.

J'ai terminé ma tarte aux pommes puis je suis allée dans la remise où j'ai pris pelle et pioche et dans le carré de pelouse, derrière chez moi, j'ai creusé la tombe de Jean-Pierre. Il est mieux là que dans le caveau froid du cimetière où sa mère l'aurait accablé de ses interminables jérémiades et où je n'aurais pas pu lui rendre visite si on m'avait jetée en prison. Il enrichit l'humus du cerisier. Je crois qu'il n'a jamais été aussi utile.

« Jean-Pierre, grâce à toi les cerises sont délicieuses cette année. Quel dommage que tu ne puisses goûter mon clafoutis ! »